

Que faire à cela ? Un Etat ne se décide pas aisément à perdre une compagnie de grenadiers comme celle-là. Le colonel pardonna, et les grenadiers rentrèrent au quartier, tambours en tête, comme ils en étaient sortis.

Mais tant il s'en fallait que ce fût assez pour Desceillots Paîné, dit l'Aurore. Dans son profond ennui, il ne pouvait souffrir que son frère, un Desceillots, un grenadier du régiment du roi, fût au service des ennemis de la France, quelque bon accueil qu'il en eût reçu; car on sait que l'empereur avait enrôlé Point-du-Jour dans ses houlans, et même que dans les premiers transports de sa joie, il l'avait invité à sa table; mais cela n'a pas été prouvé. L'Aurore se mit en tête d'obtenir la grâce de son frère, et s'en ouvrit à ses camarades, disant qu'il la demanderait à son capitaine.

—Et si il te la refuse ? lui dirent-ils.

—Je la demanderai au colonel.

—Et si le colonel te la refuse ?

—J'irai la demander au roi.

Il n'y avait rien à dire à cela, et chacun admira cette noble persévérance. L'Aurore alla donc trouver son capitaine, et lui demanda la grâce de Point-du-Jour. Le capitaine la lui refusa. L'Aurore, comme il l'avait dit, recourut au colonel; mais le colonel refusa de même.

—J'irai trouver le roi, dit l'Aurore.

Ferme dans son dessein, il fit ses adieux à ses camarades, mit son petit paquet au bout de son sabre, et le voilà parti d'un pas accéléré, en chantant à pleine gorge sur la chemin, car l'Aurore était si gai naturellement, que ses délépalsirs ne lui avaient point ôté le goût des chansons. On l'entendait d'un quart de lieue chanter son air favori :

Oui, je suis soldat, moi,
Et pour ma patrie,
Pour la France et pour mon roi;
Je donnerais ma vie !

ce qui ne l'empêchait point de marcher, si bien qu'il faisait étapes prodigieuses; et les gens qui passaient sur la route, cavaliers, marchands, moines, pasteurs et meneurs de coches, admiraient ce joli soldat qui marchait si vite et qui chantait si bien, une fleur des champs entre les lèvres, le chapeau sur l'oreille et le nez au vent.

—Beau grenadier, où allez-vous ?

—Je vais à Paris chez le roi.

—Bon voyage, beau grenadier.

Voici que, sur le soir d'un beau jour, il vient à tomber de larges gouttes de pluie, et l'Aurore, voyant le ciel chargé de brume, était fort inquiet de se mettre à l'abri; il avait beau doubler le pas, le vent et l'orage allaient plus vite que lui. Enfin, il découvrit, sur la lisière d'une forêt, une petite lumière qui était dans une petite maison couverte de chaume; il marcha de ce côté.

—Pan, pan.

—Qui est là ?

—C'est un grenadier du régiment du roi. Desceillots Paîné, dit l'Aurore, qui demande à se mettre à couvert un moment.

Le bûcheron ouvrit, et voyant un beau soldat, d'un visage franc et jovial, il lui dit :

—Vous arrivez à propos : nous allons souper, et vous souperez avec nous.

—Mais, dit l'Aurore, — bien obligé, toutefois de l'honnêteté, — je n'ai guère le tems d'arrêter, car encore faut-il que j'arrive à la couchée.

Le bûcheron mit le nez à la porte et regarda le ciel.

—Mon brave militaire, vous ne le pourrez point, car voilà un orage qui va durer toute la nuit. Nous avons un lit à vous offrir : vous y coucherez, et vous repartirez demain tout gaillard.

—Corbleu ! mon brave homme, vous ne m'obligerez pas à demi : grand merci, et touchez-là, dit l'Aurore en serrant cordialement la main du bûcheron; il jeta là son sabre, secoua son chapeau et se mit à causer avec son hôte en se séchant au coin du feu.

Cependant la bûcheronne mettait une nappe grise bien propre sur la table, sur la nappe de belles assiettes, et dans les assiettes une bonne soupe aux choux qui embaumait. Et comme le vent et la pluie faisaient rage dans le bois, le bûcheron dit à son hôte :

—Ça, mettons-nous à table; cela vaut mieux que de courir les champs par les tems qu'il fait.

Ils s'assirent donc, le ventre à table et le dos au feu, où pétillaient des bouillottes bien sèches, mais ils avaient à peine mangé les premières cuillerées qu'on entendit heurter à la porte.

—Pan, pan.

—Qui est là ?

—Un pauvre voyageur qui demande à se mettre à couvert un moment.

—Faut-il ouvrir ? dit la bûcheronne.

Ouvrez, dit le bûcheron, car voici un brave militaire qui saurait bien nous défendre des malfaiteurs.

La bûcheronne ouvrit et l'on vit entrer un homme tout trempé qui avait la mine d'un gentilhomme en habit de chasse. L'étranger salua la compagnie civilement, et dit qu'il s'était en effet égaré en chassant, et que l'orage étant survenu, l'avait mis dans la nécessité de chercher un abri.

—Oh bien ! dit la bûcheronne, vous arrivez à propos, car nous allons souper, et vous avec nous.

L'inconnu se montra fort reconnaissant de cet accueil, but et mangea de bon appétit et sans cérémonie; puis enfin il demanda si l'on ne pouvait point aussi donner à coucher.

—Par ma foi ! dit le bûcheron, nous n'avons qu'un lit, et je viens de l'offrir à ce brave grenadier que vous voyez là; mais, si vous n'avez point de répugnance à le partager avec lui, je gage qu'il vous en cédera la moitié.

L'inconnu répliqua honnêtement qu'il professait la plus grande estime pour les militaires, qu'il avait lui-même porté le mousquet et qu'il se trouvait fort honoré d'avoir un tel camarade de lit, ce à quoi l'Aurore répondit comme on pense. La conversation s'étant engagée, l'étranger demanda à l'Aurore si l'on pouvait savoir ce qu'il allait faire à Paris. Celui-ci prit occasion de raconter son histoire, à la grande satisfaction du bûcheron et de la bûcheronne. Il finit en disant :

—J'ai demandé à mon capitaine la grâce de Point-du-Jour, et il me l'a refusée; je l'ai demandé à mon colonel, mon colonel me l'a refusée, je vais la demander au roi.

—Et si le roi vous la refuse ? dit l'inconnu.

L'Aurore redressa vivement la tête, tourna sur l'étranger un œil à demi clos où brillaient la surprise et l'audace, et coupant tout à coup d'un geste tranchant, il s'écria :

—Je l'enverrai ! ! !

Je n'ajouterai point ce qu'ajouta l'Aurore; mais ce qu'il dit, son geste, son regard, respiraient tant d'empire et de libre fierté que le bûcheron, la bûcheronne et l'étranger en demeurèrent abasourdis. Il ne leur vint point dans l'esprit qu'on pût rien répliquer à cela, et sans doute il leur parut impossible que Sa Majesté voulût s'exposer à pareille réponse, en sorte qu'ils gardèrent un silence respectueux et continuèrent de manger paisiblement.

—En attendant, reprit l'Aurore, buvons à sa santé.

—Bien volontiers, dit le bûcheron en remplissant les verres.

L'inconnu ne se fit pas prier, et l'on but par trois fois à la santé de Sa Majesté le roi de France.

Ayant achevé de souper tranquillement, on alla se coucher, et l'Aurore ne manqua pas de divertir son camarade de lit par sa bonne humeur.

Le lendemain, de grand matin, l'inconnu, ayant pris congé, s'en alla dans un petit sentier à travers le bois, et il n'avait pas fait un quart de lieue qu'il rencontra un cortège brillant d'officiers, de pages et de gentilshommes, qui couraient de toutes parts à sa recherche. Ces gentilshommes mirent pied à terre et se découvrirent en le voyant; car cet inconnu n'était autre que le roi lui-même. Il monta sur un bon cheval qu'on lui présenta, et piquant des deux, il retourna en toute hâte dans son château de Versailles.

En arrivant, il fit venir son majordome et les gens de la maison, et il leur dit : — S'il venait, ces jours-ci, un grenadier du régiment du roi fait comme ci et comme ça, de tel air et de tel visage, me demander, ne manquez pas de m'avertir, et qu'on le laisse monter.

En effet, quelques jours après (car l'Aurore tout dégoûdi qu'il était, ne marchait pas aussi vite que le cheval du roi), on alla dire à Sa Majesté qu'il y avait à la porte un grenadier de son régiment, fait comme-ci, comme-ça, qui demandait à lui parler.

Aussitôt le roi s'habilla convenablement, la couronne en tête et le sceptre au poing, et il s'en alla, suivi de toute sa cour, dans la salle où était son trône; et s'étant assis sous le dais, entouré de ses officiers qui formaient un spectacle éblouissant, il dit : — Faites entrer.

L'Aurore, en entrant, fut bien un peu surpris de cet appareil majestueux, mais il s'avança résolument, d'un pas militaire, jusqu'au pied du trône, et il fit le salut selon l'ordonnance.

—Que veux-tu ? lui dit le roi.

—Sire, je viens demander à Votre Majesté la grâce du Point-du-Jour.

Le roi lui ayant permis de s'expliquer, l'Aurore recontra l'histoire de son frère, et, étant venu à la fin, il dit qu'il avait demandé la grâce